

Bulletin d'histoire politique

Le récit de la Grande guerre dans la littérature canadienne-française/québécoise des années 1919-1999 au Québec

Mourad Djebabla



Volume 11, Number 2, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060599ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060599ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Djebabla, M. (2003). Le récit de la Grande guerre dans la littérature canadienne-française/québécoise des années 1919-1999 au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 11(2), 114–128. <https://doi.org/10.7202/1060599ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le récit de la Grande guerre dans la littérature canadienne-française/ québécoise des années 1919-1999 au Québec

MOURAD DJEBABLA
étudiant, maîtrise en histoire
UQAM

Après quatre années d'une effroyable hécatombe, le travail de deuil des populations des anciens pays belligérants, par son ampleur, a fait éclore un certain nombre de démarches rétrospectives contribuant à établir des explications rassurantes et unanimes à même de pouvoir mettre des mots sur les maux que la guerre avait causés. L'enjeu principal consistait alors à définir de manière consensuelle le sacrifice des soldats de 14-18.

Ce besoin de compréhension et d'explication s'est exprimé dès 1919 à travers la mise en place d'une liturgie civile et patriotique du 11 novembre ainsi qu'avec l'érection, principalement dans les années 1920, de mémoriaux de guerre ou tombes vides, si présents tant en Europe qu'au Canada ou au Québec. Mais en dehors de ce discours commémoratif relevant pour Henry Rouso de vecteurs mémoriels institutionnels et associatifs propres à véhiculer un souvenir contrôlé et récupéré par les instances gouvernementales, la littérature a fourni un terrain propice à l'expression d'une mémoire plus libre et individuelle de la Première Guerre mondiale¹.

La guerre de 1914-1918 fut le premier conflit dans l'histoire de l'humanité à donner lieu, de la part de tous les anciens belligérants, à une production écrite aussi importante, reflète, sans doute, de ses répercussions sur la conscience humaine du XX^e siècle. Ce ne furent plus seulement des officiers qui rédigèrent leurs mémoires de guerre, mais de simples soldats qui voulurent témoigner de leur expérience de l'« orage d'acier ». Des écrivains prétendirent également, par l'écrit, rendre compte de leurs propres sentiments à l'égard de cet événement².

L'INTÉRÊT DE L'ÉTUDE DE SOURCES LITTÉRAIRES POUR L'HISTORIEN

La littérature traitant de faits historiques a ceci d'intéressant qu'elle offre, dans la manière dont le sujet est traité et en fonction de ce qui est dit ou des

non-dits, un témoignage indirect sur les préoccupations d'une société. N'étant pas historien, l'écrivain reste assez libre quant aux choix caractérisant son traitement de l'histoire, qui répondent en partie, en dehors de ses sentiments propres, au contexte contemporain dans lequel il évolue et qui influence implicitement ou non son écriture. La littérature est ainsi un outil fort appréciable pour l'historien puisqu'elle lui permet d'aborder une société dans ses rapports au passé. Mais il faut rester conscient du fait que son étude s'avère être une entreprise difficile et délicate.

Dans le cas du rapport bien particulier de la société canadienne-française/québécoise avec la Grande Guerre, sur lequel nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de revenir³, la littérature apparaît comme un témoin privilégié des évolutions de cette communauté face au souvenir des années 1914-1918. Si nous nous penchons sur l'ensemble des œuvres publiées en français au Québec entre 1919 et 1999 incluant dans leur intrigue l'événement de la Première Guerre mondiale, nous pouvons y percevoir et caractériser l'évolution de la perception, chez l'élite intellectuelle canadienne-française/québécoise, du soldat canadien-français, de la guerre ou de la conscription au Québec.

LA PLACE DU SOLDAT CANADIEN-FRANÇAIS DANS LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE/QUÉBÉCOISE

Au Québec, le vétéran canadien-français fut le premier à écrire la Grande Guerre. En tant qu'ancien soldat, il avait l'avantage, par rapport à des écrivains restés dans le civil durant le conflit, de pouvoir écrire en connaissance de cause, donnant alors au récit une valeur de témoignage que Damas Potvin définissait comme « l'histoire de héros écrite pas des héros »⁴. Dès 1919, et ce dans l'ensemble des anciens pays belligérants (ne citons que Roland Dorgelès, Maurice Genevoix ou Ernst Jünger), le vétéran fit du témoignage un genre littéraire.

Peu nombreux ont été au Québec les anciens soldats canadiens-français à publier un journal ou des mémoires au sujet de leur expérience du front⁵. À vrai dire, seuls deux vétérans ont entrepris cette démarche et ce, seulement en 1919. Il s'agit de Claudius Corneloup avec *L'Épopée du 22^e*⁶ et de Joseph Lapointe avec ses *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat*⁷.

Il faut ici remarquer qu'il s'agit de deux hommes du 22^e. Durant la guerre, Claudius Corneloup fut en effet officier dans ce bataillon et, quant à Joseph Lapointe, d'abord volontaire dans le 189^e levé en grande partie en Gaspésie, il y fut versé en 1917. Pour ces deux hommes qui ont pris la plume, leur témoignage devait constituer un mémorial en l'hommage de leurs camarades disparus. C'est ce que précisait Claudius Corneloup dans sa préface :

j'ai écrit ces pages pour tous ceux qui ont souffert, vécu, pleuré dans les tranchées; j'ai écrit pour tous les blessés qui ont généreusement donné leur sang, pour tous les parents et amis qui ont pansé nos blessures, qui nous ont aidé et pour toutes les saintes âmes qui ont prié pour nous⁸.

Pour le vétéran, en plus de faire part de son expérience de la mort⁹, le principal pouvoir conféré à l'écrit était de pouvoir parler au nom de tous ceux qui avaient souffert et lutté à ses côtés. De ce fait, l'écrit exerça sa fonction première de conservation d'informations: écrire pour ne pas oublier le sacrifice de ces hommes, voilà l'objectif principal du vétéran décidant de témoigner. Sa crainte première est en effet, dès 1919, de voir s'éteindre la flamme du souvenir. Cette menace, dans le cas des anciens soldats canadiens-français du Québec, était bien réelle et constante en face d'une population qui pouvait ne pas partager l'enthousiasme de ces hommes partis outre-mer, vu sa propre expérience éprouvante des années 1914-1918. Claudius Corneloup¹⁰ et Joseph Lapointe en étaient conscients:

et, pendant que nous sommes à la peine, je connais des gens qui là-bas au pays s'amuseront gaiement aujourd'hui, et n'auront pas la moindre pensée pour le petit soldat canadien qui poursuit vaillamment la tâche qu'il s'est volontairement imposée. D'autres cracheront de mépris en songeant à nous, et répéteront pour la centième fois peut-être que nous n'avions pas de raison d'aller nous faire casser la tête pour la France et l'Angleterre¹¹.

L'enjeu était alors d'essayer de susciter, au sein de la population canadienne-française, un sentiment de fierté à l'égard du soldat. Pour cela, il fallait tenter d'intégrer le fait militaire dans les caractéristiques des valeurs canadiennes-françaises.

Il n'est alors pas surprenant de constater que ce furent des hommes du 22^e bataillon, unité adoptée dès 1914 par la population canadienne-française du Québec, qui prêchèrent en faveur des soldats disparus de cette province. Joseph Lapointe se définissait ainsi comme « un homme fier qui a su, comme tant d'autres Canadiens français, se distinguer sur les champs de bataille de la vieille Europe et, en se distinguant, glorifier sa patrie »¹². Par leur bravoure, les soldats permettaient en outre au Québec de faire fi des insultes des Canadiens anglais qui, en 1914-1918, avaient pu accuser la population canadienne-française de manquer de courage à s'enrôler.

Pour le vétéran canadien-français, seul l'héroïsme était digne de mémoire pour leur communauté. Le soldat et ses actions occupèrent ainsi le premier plan dans leurs écrits qui rejoignaient ce que Béatrice Richard retient comme une littérature de guerre¹³. Pour le reste, concernant les souvenirs propres à la population civile, Claudius Corneloup imposait le silence:

le passé du 22^e est devenu un sanctuaire d'espérance, un lieu de pèlerinage pour les jeunes générations; et que, sur ces traces fraîches, sont accumulées d'innombrables siècles de courage sur lesquels tout bruit clandestin serait une injure à leur terrible grandeur. Sur ces traces fraîches, silence !... Nos morts pourraient vous entendre; ne troublez pas leur sommeil de martyr...¹⁴.

Une fois les barrières établies, il s'agissait néanmoins de susciter l'adhésion de la population canadienne-française à leur égard. Pour cela, le rappel de la Grande Guerre et de ses hommes fut défini à partir des grands thèmes de l'identité canadienne-française. Il y a eu ainsi le sujet quelque peu romanqué des « retrouvailles » entre les Canadiens français et la France qu'utilisa Claudius Corneloup¹⁵, mais également Joseph Lapointe :

comme nous traversons la banlieue [du Havre] nous croisons un vieillard qui s'avance lentement: « bonjour mon oncle » s'écrit un compagnon. Le brave vieillard s'arrête tout ébahi de s'entendre interpellé en français par un soldat de l'armée anglaise. « Neveu du Canada » reprend mon compagnon. Le vieux a compris sans doute, car il sourit, heureux¹⁶.

Par ce biais, il s'agissait de prouver aux civils canadiens-français que le vétéran, sous l'uniforme en tous points identique à celui du *Tommy*, avait su préserver son identité et son individualité culturelle et ethnique. En se battant pour le Canada, il n'en était pas moins resté fidèle à ses racines.

Après 1919, le vétéran canadien-français s'est tu, laissant le champ libre aux écrivains qui, au début des années 1920, restèrent encore attachés aux caractéristiques du récit de la Grande Guerre développé dans les témoignages de Corneloup et de Lapointe.

C'est ainsi que le poème *L'Oublié, à nos héros du 22^e* d'Alfred Bienvenu en 1919¹⁷ ou le roman *Entre deux rives* de Renée Des Ormes en 1920¹⁸ furent de véritables hymnes à la gloire des soldats canadiens et canadiens-français. Avec Jean-François Simon en 1929 et son roman *Deux du 22^e bataillon*¹⁹ ou Jean Nell et *La Flamme qui vacille* en 1930²⁰, l'effort fait par Corneloup et Lapointe fut continué pour rattacher le soldat canadien-français aux valeurs de sa communauté. Pour Jean Nell, il fut ainsi indénié que « sous l'uniforme kaki, ils parlaient la bonne langue française »²¹.

À côté des parallèles culturels mis de l'avant, il y eut la recherche d'une intégration des soldats de 1914-1918 aux faits historiques et identitaires canadiens-français. C'est ce à quoi invitait le poème d'Alfred Bienvenu qui rattachait l'homme du front aux anciens héros de la Nouvelle-France :

Le soldat canadien a retrouvé la gloire
D'un passé merveilleux dont rayonne l'histoire,
Et, comme à Carillon, mu par un saint désir,
C'est pour son vieux drapeau qu'il est venu mourir²².

Si l'aspect héroïque permet de susciter un sentiment de fierté patriotique à l'égard des soldats canadiens qui se sont battus outre-mer, le terme de « canadien » demeurait néanmoins ambigu puisque dans le cas des Canadiens français, si celui-ci faisait référence d'abord à leur communauté, après la Grande Guerre, il refléta de plus en plus la réalité du Canada tout entier. Dans les années 1920, le souvenir des soldats fut en effet marqué au Canada et plus particulièrement au Québec par une ambiguïté entre impérialisme, nationalisme canadien et défense des valeurs canadiennes-françaises²³.

En dehors de la dimension héroïque, la réalité catholique des Canadiens français fut également rappelée comme dans *La Flamme qui vacille* où le soldat canadien-français « porte sur son cœur [...] la médaille de la Vierge »²⁴. Le roman de Françoise Morin en offre un exemple similaire²⁵.

Mais, en dehors de ce simple rappel de la place des Canadiens français dans le récit de la Grande Guerre, les écrivains ont voulu proposer leur propre vision de la guerre en s'attachant avant tout à dénoncer ses méfaits.

COMMENT PARLER DE LA GRANDE GUERRE AU QUÉBEC?

Déjà en 1919, les récits de Claudius Corneloup et de Joseph Lapointe se différenciaient à propos de la forme à donner au récit de la Grande Guerre. Joseph Lapointe voulait en effet avant tout rendre compte de son expérience de soldat. Il se posait alors comme un simple témoin oculaire rendant simplement compte, sans aucuns artifices, de ce qu'il avait pu voir des cruautés de la guerre :

un peu plus loin, un des nôtres, un jeune soldat de notre ancien 189^e, un compagnon de Valcartier et de Dibgate, gît au fond de la tranchée, horriblement mutilé [...]. De temps à autre, il pousse un cri « maman, maman », puis quand les souffrances sont trop fortes, il appelle la mort²⁶.

L'attitude de Claudius Corneloup est différente. À l'origine, son œuvre devait constituer la première histoire officielle du 22^e bataillon et cela s'en ressent quant à la forme du récit très proche du discours officiel du 11 novembre à propos de l'unité canadienne dans l'effort²⁷ et caractérisé par l'action héroïque des soldats dont la mort et les souffrances étaient niées par l'ampleur même de leur bravoure :

un caporal, J. Kaebele, les jambes brisées, couvert de blessures, couché dans une mare de sang, de son propre sang, défaillant, presque paralysé, tirait quinze rouleaux de cartouches avec sa mitrailleuse. Il contemplait encore d'un sourire de triomphe la pile de cadavres entassés devant lui quand il tomba mourant sur sa mitrailleuse²⁸.

Après 1921, alors qu'à cette date le 11 novembre fut officiellement reconnu par le gouvernement canadien qui se portait dorénavant garant du souvenir des hommes de 1914-1918, les écrivains canadiens-français s'inscrivirent dans le courant mondial de dénonciation des méfaits de la guerre en mettant à nu, dans leurs récits, les horreurs du front.

Avec le recueil de poèmes *L'Âge de Sang* de Jean Charbonneau en 1921²⁹, c'est une vision anti-militariste qui est proposée et qui permet ainsi de rejeter le fait guerrier. Ce réquisitoire de la guerre se retrouve également dans le roman *Deux du Vingt Deuxième* de Jean-François Simon³⁰, celui de Joseph Raiche, *Les Dépayés* de 1929³¹ ou dans *L'Orgueil vaincu* de Françoise Morin :

le blessé articula difficilement quelques syllabes : Mon Dieu ! Mon Dieu ! Les bombes ! Elles vont éclater ! Il est mort ! Quel bruit sinistre ! Pitié ! Pitié, Seigneur ! Oh ! La guerre, l'affreuse guerre ! fit-il en montrant le poing. Puis, secoué par des sanglots, il retomba sur son oreiller³².

L'héroïsme n'est plus gratuit, mais le poids des morts, le choc de ce que fut la guerre dans toute son horreur, oriente l'écriture du récit de la Grande Guerre sur la voie du pacifisme. Néanmoins, dans le cas des Canadiens français, ce rejet de la guerre permettait de se détacher de tout héroïsme qui avait pu être récupéré petit à petit par une dialectique nationale et nationaliste canadienne. De toute façon, les Canadiens français se disaient traditionnellement antimilitaristes, eux qui avaient été défaits sur les Plaines d'Abraham au XVIII^e siècle : leur dénonciation de la guerre apparaissait alors comme une marque identitaire.

Le meilleur exemple de cette évolution est donné par Claudius Corneloup. En 1933, il publiait *La Coccinelle du 22^e*, œuvre romancée des exploits des soldats du 22^e à Courcelette en 1916. Entre 1919 avec *L'Épopée* et 1933 avec *La Coccinelle du 22^e*, la façon de parler du même fait d'armes, la bataille de Courcelette, a considérablement évolué. En 1919 il écrivait :

l'assaut fut tragique et grandiose. La résistance ennemie fut désespérée ; la ténacité des nôtres fut sublime. Le 22^e peut dire qu'il lutta un contre douze. Les combats corps à corps, à la baïonnette, au poignard, à coups de rotin, s'amplifièrent. Le sang coulait dans les rues. Nos soldats s'interpellaient en français, se battaient à la française, c'est-à-dire d'un mordant irrésistible³³.

Le ton est celui de *L'Épopée du 22^e*, à savoir héroïque et hagiographique. Avec *La Coccinelle du 22^e*, le langage devint tout autre :

Courcelette !...[...]

Victoire cynique, cruelle, douloureuse, aux violences maléfiques, pourvoyeuses de tombeaux [...]. Sous ce choc de corps humains, des centaines de cadavres formaient un charnier [...]. Les blessés retournaient en arrière,

formant une lamentable procession. [...] Si vous voyiez ce champ de carnage à Courcelette, ces corps sans tête, ces entrailles ouvertes! Horreur! Horreur!³⁴.

Le cas extrême de dénonciation des méfaits de la Grande Guerre par la communauté canadienne-française fut le roman *L'Emprise* de Laurent Barre³⁵, de 1929. Là, la guerre fut présentée comme totalement étrangère aux valeurs canadiennes-françaises dont seule la terre semblait pouvoir offrir un refuge identitaire sûr³⁶. Or le fait guerrier est bien loin des préoccupations de la terre et donc de la vie quotidienne du « traditionnel » canadien-français: « au Canada, il y eut de l'indifférence. La guerre en Europe c'était loin, on ne s'en mêlait pas »³⁷.

Pour le paysan canadien-français resté sur son sol, symbole identitaire romantique, le train de vie restait marqué par l'indifférence au conflit, « l'année 1914 avait passé; puis 1915 s'en allait rejoindre ses devancières. Chez les Neuville, le train de vie ne changerait guère: travail, prière, économie »³⁸.

Pour appuyer un peu plus la nouvelle orientation du récit de la guerre de 1914-1918 vers une mise à nu de son horrible réalité, celui-ci fut récupéré dans les années 1930 par la femme. En prenant la plume, elle a voulu laisser une trace de ses préoccupations propres et caractériser sa place dans cet événement en tant qu'épouse, mère ou fiancée.

En 1935, le roman de Laëtitia Filion, *Yolande, la fiancée*³⁹, souleva la question de la vie d'une jeune femme dont le fiancé s'était enrôlé volontaire. Cette intrigue peut rappeler celle du roman de Jean-François Simon, *Deux du 22^e*⁴⁰. Cependant, alors que celui-ci, écrit par un homme, restait axé sur les questions de sacrifices, de devoir à accomplir et d'abnégation de la femme face à l'épreuve, avec Laëtitia Filion, la dialectique fut tout autre.

Avec *Yolande la fiancée*, nous sommes au plus près du difficile vécu de la guerre par la femme qui se retrouve séparée de celui qu'elle aime et qui voit peser sur ses épaules de nouvelles responsabilités. La guerre, par les épreuves et les angoisses qu'elle imposa à la jeune héroïne du roman, fit d'elle une femme responsable et consciente des horreurs causées par les armes:

toute la gaieté de Yolande était partie. Une ombre avait envahi son visage d'enfant gâté. — Quelle gravité en ce jour ou tu devrais être si joyeuse! Et tout cela à cause de la guerre. Quel bouleversement elle opère!⁴¹.

Avec le roman de Laëtitia Filion, la guerre est retenue dans ce qu'elle a de plus néfaste pour la femme avec le lot de souffrance qu'elle lui inflige: « la guerre, l'affreuse guerre qui avait brisé tant de liens, séparé tant de familles, fauché tant de vies utiles »⁴². Avec *Quelle vie!* d'Adrienne Maillet⁴³, c'est la préoccupation d'une épouse ne voulant pas perdre son mari qui fut plutôt

retenue pour l'intrigue. Mais, dans le fond, la dénonciation au féminin de la guerre restait la même.

La Seconde Guerre mondiale a ravivé au sein de la communauté canadienne-française ce spectre de la guerre. Le roman *Mémoire d'un soldat inconnu* (1939) d'Adolphe Brassard⁴⁴ constitue un violent réquisitoire contre la guerre, prônant un isolationnisme canadien-français à même de pouvoir protéger cette communauté face à tous les risques d'un engagement futur dans un conflit européen. Au cours des années 1939-1945, le souvenir de la Grande Guerre fut réactualisé et relu en fonction des attentes de la propagande visant à stimuler l'effort de guerre de la population en lien, notamment, avec le problème de la conscription.

LE RAPPEL DU PROBLÈME DE LA CONSCRIPTION DANS LA LITTÉRATURE

C'est la Seconde Guerre mondiale qui permet de retrouver et de réactualiser, par le biais de la littérature, la question des oppositions qui avaient pu naître entre Canadiens français et Canadiens anglais au sujet de la conscription.

Dans *L'Emprise* en 1929, l'opposition des agriculteurs canadiens-français à la conscription était lue comme une action de préservation du fait canadien-français au Québec et au Canada. L'opposition à la conscription y était interprétée comme un droit à refuser de se soumettre à la majorité :

Chez les Neuville, deux fils étaient d'âge militaire, et comme tant d'autres, ils résolurent d'être embusqués [...]. Ni le père ni le fils n'eurent la moindre idée qu'ils manquaient à leur devoir. Pour eux, le Canada n'était pas en cause »⁴⁵.

Les traces de la conscription dans l'après Première Guerre mondiale ? Pour Laurent Barre, « le temps a passé. La guerre est finie. Mais la colère n'est pas finie [...]. Partout sont restés vivaces, le souvenir des excès de ces jours, et la haine qui en est la conséquence »⁴⁶.

C'est donc véritablement la Seconde Guerre mondiale qui va ranimer ces animosités. Dans *Les Mémoires d'un soldat inconnu*, l'épisode des émeutes sanglantes de la ville de Québec de 1918 est rappelé pour la première fois dans un ouvrage littéraire, mettant en lumière les oppositions non entre Canadiens anglais et Canadiens français, mais plutôt entre Canadiens et Britanniques. L'auteur restait ainsi encore proche d'un nationalisme canadien-français traditionnel pan-canadien :

— *You Know, Bâtees, they have to do it to move up Quebec.*

— *Is that so!*

Celui qui me parle est un Anglo-saxon aux dents cariées et portant l'insigne de la feuille d'érable et du castor [...]. Je lui souffle au nez: — *What do you know about Quebec? How long have you been in Canada, you lousy brat of London slums?*⁴⁷.

Face au danger d'un nouveau conflit, cet ouvrage de 1939 peut paraître comme le reflet d'une partie au moins de la population et de son élite nationaliste comme *La Nation* qui rattachaient le fait guerrier à l'impérialisme britannique.

Mais lorsque le nouveau conflit mondial éclata, ce genre de roman n'eut plus sa place au Québec et au Canada avec l'entrée en scène de la censure d'État⁴⁸.

En 1941, avec l'ouvrage *Canadiennes d'hier* de Marie Bonnenfant⁴⁹ dont le récit prend la forme de correspondances familiales échangées entre 1912 et 1920, la période relative à la Grande Guerre sert d'appui pour la mobilisation de la population canadienne-française dans le nouveau conflit.

La question de la participation du Canada, et plus particulièrement des Canadiens français à la guerre, est l'un des éléments importants du livre. L'auteure voulait ainsi rendre compte des problèmes posés au sein de la population canadienne-française de l'engagement en Europe⁵⁰. La Grande Guerre, qui avait déjà vu apparaître les problèmes qui refirent surface en 1939-1945 à propos du volontariat, servit d'intermédiaire pour évoquer les problèmes propres au nouveau conflit mondial.

Avec le roman d'Oscar Masse en 1943, *La Conscience de Pierre Laubier*⁵¹, c'est la question du refoulé du vécu des anciens réfractaires au service militaire de 1917-1918 qui était réinterprété. Comme les critiques littéraires de l'époque le soulignaient, l'enjeu du livre était de soulever le difficile rapport au passé des Canadiens français avec la question de la conscription par l'entremise de l'histoire de l'opposition tragique entre un père, ancien réfractaire en 1917-1918, et son fils, volontaire dès 1939⁵².

Le refus des Canadiens français de participer à la Grande Guerre y est lu ou relu en termes de lâcheté alors que dans *L'Emprise* il s'agissait de courage! Les termes pour qualifier ceux qui avaient refusé la conscription en 1917-1918 sont ainsi très durs: « couillonnerie », « embusqué », « tire au flanc », « colonard avant la lettre »⁵³.

Après le traumatisme des années 1939-1945, le roman de Germaine Guévremont en 1947, *Marie Didace*⁵⁴, remettait à l'honneur les valeurs sûres de la terre. Cette attitude était soutenue par un Québec de l'après-1945 tourné vers un nationalisme autonomiste marqué par les valeurs traditionnelles de la terre et de la religion défendues par Maurice Duplessis. Œuvre avant tout champêtre, *Marie Didace* n'accordait que peu d'importance à la guerre:

— la France en regagne-ti ? demanda Didace.

— Des fois elle faiblit. D'autres fois on dirait qu'elle veut prendre de l'avance.

— Ils vont pourtant finir par avoir la paix. [...]

Pierre Côme se rengorgea pour protester :

— La paix, tu y penses pas ? Aux chantiers, à Sorel, ils viennent d'obtenir un gros contrat, vingt *steamboats* de cent-quatre-vingt quelques pieds de long. [...]. Puis les obus à c't'heure ?⁵⁵.

Cet ouvrage ferme la porte, au Québec, au récit de la Grande Guerre, porte qui ne s'entrebâillera pour la littérature canadienne-française/qubécoise qu'après 1960, mais dans un contexte politico-idéologique alors tout autre.

C'est dès le début des années 1960 que la question de la crise de la conscription de 1917-1918 au Québec réapparut dans les œuvres littéraires québécoises comme un moyen de se différencier du discours national canadien sur les années 1914-1918. Cet épisode de la Grande Guerre va alors vouloir résumer à lui seul l'expérience de la Première Guerre mondiale des Canadiens-français/Québécois et, en contrepartie, le soldat devint totalement étranger aux intérêts des écrivains québécois.

C'est en 1963, avec sa comédie en quatre actes *La Tête du Roi*, que Jacques Ferron⁵⁶ fut le premier, depuis la fin des années 1940, à revenir sur la question de la guerre de 1914-1918 et plus particulièrement sur celle de la conscription.

Dans un échange entre une veuve et un procureur québécois, Jacques Ferron abordait rapidement le problème posé par le rappel de l'épisode de la conscription pour la communauté québécoise, qui ne fut pas unanime à s'opposer à la loi⁵⁷.

Le roman *L'Emmitouflé* de Louis Caron (1982)⁵⁸, œuvre qui a connu un très grand succès, reprenait cette question de la division de la communauté canadienne-française autour de la question de la conscription. Comme les auteurs qui l'avaient précédé, il la plaça dans une dialectique de différences sociales : « mon père, dit que le notaire Deschênes, vendait les conscrits aux soldats. Ça n'a jamais été prouvé mais il fallait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir »⁵⁹. L'élite traditionnelle canadienne-française, en réaction contre laquelle se fit en partie la Révolution tranquille, se voyait rabaisée par l'utilisation de l'histoire des années 1914-1918.

Ce sont les années 1970 qui ont véritablement constitué un tournant dans le récit de la Grande Guerre dans la littérature québécoise.

Les titres des romans parus au début des années 1970 et abordant l'épisode de la Grande Guerre sont d'ailleurs évocateurs quant au ton du

discours tenu et à l'aspect de ces années de conflit mis en valeur : *Le Québec sous la loi des mesures de guerre* (1971) de Jean Provencher⁶⁰, *Le Conscrit* (1972) de Wilfrid Girard⁶¹ ou la nouvelle *Une Confédération de villages* de Jacques Ferron (1973)⁶². Le fait que ces œuvres littéraires, centrées sur la conscription, soient produites au début des années 1970 n'est pas étranger aux événements d'octobre 1970 qui rappelaient par certains aspects la crise de 1917-1918 au Québec. Le roman de cette période apparaît ainsi comme une tribune de dénonciation, à travers une utilisation de l'histoire de la conscription à des fins idéologiques, de la crise contemporaine de 1970. En 1973, Jacques Ferron faisait ainsi remarquer dans *Une Confédération de villages* :

on venait de voter la conscription ; le Québec n'en voulait pas, le reste du Canada l'imposait. Les différents qui ont opposé les deux nations du pays se sont toujours réglés ainsi et, à moins d'un changement constitutionnel, se régleront toujours ainsi⁶³.

La littérature québécoise offrait le moyen, pour des écrivains, d'exprimer leurs sentiments quant à la place du Québec au Canada. Dans les années 1960-1980, avec l'œuvre littéraire, les entorses à l'histoire furent fréquentes. Celle-ci fut en effet interprétée selon des paramètres idéologiques répondant à une dialectique de résistance devant susciter une conscience québécoise face à la majorité du Canada. Le conscrit réfractaire apparaît alors comme un modèle à suivre voire, dans le cas du roman de Wilfrid Girard, comme un exemple permettant de corriger les excès du FLQ dans les années 1960-1970 :

il n'était pas question pour eux [les conscrits réfractaires] de prendre les armes, de faire des guérillas meurtrières, du sabotage sanglant, des assassinats en série, genre maquisard, à la manière des bandes partisans qui multiplieront les meurtres aux applaudissements des imbéciles et des malades⁶⁴.

De cette réinterprétation nationale et nationaliste de l'histoire, les dates et les faits ne devaient servir qu'un même discours pour Wilfrid Girard : « rappeler à l'attention des jeunes générations l'époque de la conscription d'août 1917 à novembre 1918. Elles l'ignorent. Et pourtant ce fut le drame majeur depuis la rébellion de 1837-1838 »⁶⁵. Ce rappel du lien prétendu entre les hommes de 1837 et ceux de 1917 était d'autant plus important que, jusqu'à la fin des années 1950, les hommes qui avaient dit non à la conscription avaient été occultés.

Tous les éléments qui peuvent rappeler la domination d'une minorité culturelle, et plus spécifiquement francophone, sont rappelés par l'auteur du *Conscrit* :

les lettrés qui voyaient passer ces cavaliers chamarrés, écussonnés et galonnés comme des conquérants romains pensaient aux vainqueurs lointains de

la Gaule antique [...]. Les vieux pensaient aux Uhlans de la guerre de 1870 et aux Français vaincus par eux⁶⁶.

L'opposition à la conscription permet de se différencier du discours nationaliste canadien basé sur l'héroïsme des soldats, en étant présenté comme un fait historique prétendument propre aux Canadiens français, selon l'élite intellectuelle québécoise.

Cette tendance se maintient encore de nos jours. Ainsi, même si le sujet de la Grande Guerre semble ne plus retenir véritablement l'intérêt des écrivains, ce qui peut s'expliquer sans doute par l'éloignement toujours de plus en plus important dans le temps de cet événement, la problématique de la conscription reste l'intermédiaire privilégié pour parler des Canadiens français face à la guerre de 1914-1918. Même si au début des années 1990 un colloque d'histoire militaire a voulu amener les historiens québécois à retrouver les soldats canadiens-français, Jean-François Delisle faisait paraître en 1999 le roman *La Guerre, Montréal*, qui se focalise sur l'épisode de la crise de la conscription au Québec⁶⁷.

CONCLUSION

Au lendemain de la Grande Guerre, dans la littérature canadienne-française/québécoise, ce conflit vit d'abord ses caractéristiques définies par les anciens vétérans alors à la recherche d'une reconnaissance de la part de la population canadienne-française. Mais peu d'entre eux ont voulu témoigner, étant comme gênés de devoir afficher le choix qu'ils avaient fait de partir se battre pour le Canada face à une population qui avait également souffert pour défendre sa position contre la conscription. Ce furent donc les écrivains qui développèrent au Québec, dans leurs ouvrages, le récit de la guerre de 1914-1918, en le teintant de leurs préoccupations influencées par celles de la société tout entière.

Dans les années 1920-1930, le souvenir de la guerre apparut comme un réquisitoire contre les horreurs du fait guerrier et comme une tribune pour les valeurs canadiennes-françaises. Néanmoins, le soldat restait encore le personnage central de ce rappel du conflit, tout comme il l'était dans le discours commémoratif du 11 novembre.

Avec la Deuxième Guerre mondiale, les romans canadiens-français se firent l'écho de la propagande de recrutement du Canada et témoignaient ainsi du regard porté par le Canada sur le difficile passé des années 1917-1918, passé marqué par l'opposition à la conscription. Après 1945 et durant les années 1950, la Grande Guerre, avec les tensions qu'elle pouvait renfermer, ne fut plus évoquée.

Après 1960 et surtout après les événements de 1970, dans un contexte d'affirmation nationaliste québécoise, les souffrances de 1917-1918 engendrées par la lutte contre la conscription devinrent l'un des stigmates historiques de la communauté québécoise, le témoin de sa lutte pour une affirmation identitaire et nationaliste. La littérature fit alors des réfractaires canadiens-français les anti-héros de la Grande Guerre, permettant ainsi de se détacher des héros du conflit, les soldats, qui avaient été depuis longtemps récupérés par une dialectique nationaliste canadienne. Dès lors, au Canada et au Québec, le souvenir de la Grande Guerre se trouva partagé entre une mémoire canadienne axée sur l'héroïsme et les souffrances des soldats du front en Europe, à même de susciter un sentiment œcuménique canadien, et une contre-mémoire québécoise centrée sur la résistance et les souffrances des conscrits réfractaires au Québec. Même si aujourd'hui les historiens québécois tentent de dépasser ce clivage en retrouvant les hommes des tranchées, la littérature reste encore attachée à cette ligne d'interprétation de la Grande Guerre définie au début des années 1970.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Henry Rouso, *Le Syndrome de Vichy*, Paris, Seuil, 1987, p. 233-235.
2. Robert Lahaise, *Une Histoire du Québec par sa littérature : 1914-1919*, Montréal, Guérin, 1998, 767 p.
3. Elizabeth H. Armstrong, *Le Québec et la crise de la conscription : 1917-1918*, Montréal, VLB éditeur, 1998 (1937), 293 p.
4. D.[amas] P.[otevin], « Les livres », *L'Événement*, 6 août 1919, p. 4.
5. Nous ne retenons pas dans cette catégorie le témoignage de Jean Flahaut puisque en tant que Français, il servit dans l'armée française et son ouvrage *Par mon hublot* reste le récit de l'expérience d'un Poilu. Jean Flahaut, *Par mon hublot. Reflets du temps héroïque : 1914-1918*, Montréal, Beauchemin, 1931, 185 p.
6. Claudius Corneloup, *L'Épopée du 22e*, Montréal, Beauchemin et La Presse, 1919, 150 p.
7. Joseph Lapointe, *Souvenirs et impression de ma vie de soldat (1916-1919) : vingt-deuxième bataillon (1917-1918)*, Montréal, Castor, 1944 (1919), 109 p.
8. Claudius Corneloup, *L'Épopée du 22e*, p. 7.
9. Antoine Prost, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », dans *Guerre et cultures : 1914-1918*, éd. Jean-Jacques Becker et al. (dir.), Paris, A. Colin, 1994, p. 13-22.
10. Claudius Corneloup, *L'Épopée du 22e*, p. 33-34.
11. Joseph Lapointe, *Souvenirs et impression de ma vie de soldat...*, p. 38.

12. *Ibid.*, p. 5.
13. Béatrice Richard, *La Deuxième Guerre mondiale dans la mémoire collective canadienne-française/québécoise à travers le « mythe » de Dieppe : 1942-1995*, thèse de doctorat, Montréal, UQÀM, 2000, p. 235.
14. Claudius Corneloup, *L'Épopée du 22e*, p. 8.
15. *Ibid.*, p. 22.
16. Joseph Lapointe, *Souvenirs et impression de ma vie de soldat...*, p. 52-53.
17. Alfred Bienvenu, *L'Oublié, à nos héros du 22e*, Montréal, 1919, 4 p.
18. Renée Des Ormes, *Entre deux rives*, Québec, Action sociale, 1920, 140 p.
19. Jean-François Simon, *Deux du Vingt Deuxième Bataillon*, Montréal, LaSalle, 1929, 117 p.
20. Jean Nell, *La Flamme qui vacille*, Montréal, Édouard Garand, 1930, 48 p.
21. *Ibid.*, p. 5.
22. Alfred Bienvenu, *L'Oublié...*, p. 4.
23. Mourad Djebabla, *La mémoire institutionnelle canadienne et la mémoire collective québécoise de la Grande Guerre, 1919-1998 : une approche antagoniste de l'histoire placée au service d'un discours national et identitaire*, mémoire de maîtrise, Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 2002, III-377 p.
24. Jean Nell, *La Flamme qui vacille*, p. 4.
25. Françoise Morin, *L'Orgueil vaincu*, Montréal, Beauchemin, 1930, p. 113.
26. Joseph Lapointe, *Souvenirs et impression de ma vie de soldat...*, p. 177.
27. Claudius Corneloup, *L'Épopée du 22e*, p. 83.
28. *Ibid.*, p. 121.
29. Jean Charbonneau, *L'Âge de sang*, Paris, Alphonse Lemerre, 1921, p. 189 et 200.
30. Jean-François Simon, *Deux du Vingt Deuxième Bataillon*, p. 105-106.
31. Joseph Raiche, *Les Dépaysés*, Montréal, Édouard Garand, 1929, p. 4.
32. Françoise Morin, *L'Orgueil vaincu*, p. 104.
33. Claudius Corneloup, *L'Épopée...*, p. 55.
34. Claudius Corneloup, *La Coccinelle du 22e*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 214-222.
35. Laurent Barre, *L'Emprise : Bertha et Rosette*, tome I, Saint-Hyacinthe, sans nom d'éd., 1929, 224 p.
36. Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature : 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, p. IX et 5.
37. Laurent Barre, *L'Emprise : Bertha et Rosette*, p. 36.
38. *Ibid.*, p. 45.

39. Laëtitia Filion, *Yolande, la fiancée*, Québec, 1935, 188 p.
40. *Op. cit.*, p. 5.
41. Laëtitia Filion, *Yolande, la fiancée*, p. 70.
42. *Ibid.*, p. 176.
43. Adrienne Maillet, *Quelle vie! Biographie d'une Canadienne française*, Québec, Granger Frères, 1942, 222 p.
44. Adolphe Brassard, *Mémoires d'un soldat inconnu*, Montréal, 1939, 208 p.
45. *Ibid.*, p. 151.
46. Laurent Barre, *L'Emprise: Bertha et Rosette*, p. 191-192.
47. Adolphe Brassard, *Mémoires d'un soldat inconnu*, p. 108-110.
48. Gérard Filteau, *Le Québec, le Canada et la guerre: 1914-1918*, Montréal, Aurore, 1977, p. 9.
49. Marie Bonnenfant, *Canadiennes d'hier*, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, 221 p.
50. *Ibid.*, p. 181.
51. Oscar Masse, *La Conscience de Pierre Laubier*, Montréal, Beauchemin, 1943, 160 p.
52. « La Tribune de Mentor: La Conscience de Pierre Laubier », *Le Jour: indépendant politique, littéraire et artistique*, Québec, no. 11, 20 novembre 1943, p. 6.
53. Oscar Masse, *La Conscience de Pierre Laubier*, p. 146.
54. Germaine Guévremont, *Marie Didace*, Montréal, Beauchemin, 1947, 282 p.
55. *Ibid.*, p. 203.
56. Jacques Ferron, *La Tête du Roi*, Montréal, AGEUM, 1963, 93 p.
57. *Ibid.*, p. 34.
58. Louis Caron, *L'Emmitouflé*, Paris, Seuil, 1982, 207 p.
59. *Ibid.*, p. 96.
60. Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre*, Montréal, Boréal Express, 1971, 146 p.
61. Wilfrid Girard, *Le Conscrit*, Desbiens (Québec), Phare, 1972, 267 p.
62. Jacques Ferron, « Une Confédération de villages », dans *Du Fond de mon arrière cuisine*, Montréal, Éd. du Jour, 1973, p. 123-126.
63. Jacques Ferron, « Une Confédération de villages », dans *Du Fond de mon arrière cuisine*, p. 125.
64. Wilfrid Girard, *Le Conscrit*, p. 55-56.
65. *Ibid.*, p. 9.
66. Wilfrid Girard, *Le Conscrit*, p. 19.
67. Jean-François Delisle, *La Guerre*, Montréal, Montréal, Trait d'union, 1999, 218 p.